

## Le lac, les montagnes et les chemins

**Les langues ne sont pas une collection de mots** différents de l'une à l'autre de telle sorte que traduire consisterait à trouver, pour chaque mot, un équivalent plus ou moins valable. Dans cette hypothèse, la qualité de la traduction viendrait de la plus ou moins grande précision de cette équivalence, et du choix plus ou moins heureux des mots dans la langue d'arrivée.

Mais les langues, comme les cultures, **découpent le réel de façons souvent fort différentes**. Même si le paysage est le même - ce qui n'est pas toujours le cas, chaque langue étant généralement attachée à un territoire, - il n'est pas appréhendé du même endroit. **Les points de vue diffèrent** et parfois de beaucoup. Apprendre une langue, ce n'est pas simplement apprendre à dire différemment la même chose, mais à dire autre chose, dont parfois on n'avait pas l'idée. D'où l'intérêt, pour un auteur, d'écrire dans des langues différentes. Et pour nous tous, de lire et de parler dans des langues différentes.

Risquons une image: soit un paysage comprenant un lac, des montagnes, des chemins dans ces montagnes, des poissons dans ce lac, des ours dans les bois. Et sans doute beaucoup d'autres choses que nous allons, pour le moment, mettre entre parenthèses.

**La langue A** sera **la langue qui vient du lac** : il est tranquille, mouillé, il reflète les montagnes et parfois les ours, il est agité par les poissons, il ne voit que faiblement les chemins.

**La langue B** est la langue **qui part des montagnes**: elles voient les choses de haut, le lac est petit et plat, elles le croient inhabité, les ours qui se promènent sont comme des puces sur leur dos. Elles se doutent de l'existence des chemins, mais n'en ont aucune preuve.

**La langue C** est **la langue des chemins** : ils mènent d'un point à un autre, ils tournent, découpent l'espace, laissent apercevoir un bout de montagne, l'éclair d'un lac, et sentent se déplacer les ours. Quant aux poissons, ils n'en ont pas la moindre idée. Au mieux c'est pour eux histoire de croyance ou de supposition : puisqu'il y a des ours, il est probable qu'il y a des poissons.

**On voit tout de suite qu'une traduction de la langue A dans la langue B sera fort différente d'une traduction de la langue A dans la langue C.**

Il y a des **langues-sœurs**, on le sait, les langues latines, les langues nordiques, les langues sémitiques. Entre ces langues-sœurs, la traduction ressemblera plus à une **passerelle**, comme ces petits ponts de bois qu'on installe à Venise au moment de l'aqua-alta, elle aura quelque chose d'aussi **léger** que l'apprentissage de ces langues par un praticien de la langue sœur : l'italien pour un Français, le suédois pour un Norvégien, le maltais pour un Berbère. Fréquemment, dans les colloques, on essaie de faire **l'économie de la traduction** et de prier chacun de s'exprimer dans sa langue, ce qui permet de ne gommer aucune nuance. Le traducteur joue alors simplement le rôle de celui qui répond aux questions, il fait en somme office de dictionnaire. Le recours à une troisième langue (souvent l'anglais) peut-être utile en cas d'urgence mais ne devrait pas être utilisé par des locuteurs de langues-sœurs qui ont tout pour se comprendre, sauf un peu de pratique.

Mais il est aussi des **langues fort lointaines** où non seulement l'écriture diffère mais **le découpage du monde, et par exemple du temps** : langues sans futur, langues sans verbe d'état, langues sans articles, langues sans mot pour dire ce qui en français nous est essentiel : « je », « être ». Il faut alors repartir à la source de la langue, défaire l'habitude langagière qui est la nôtre pour expérimenter **non seulement une autre façon de parler, mais une autre façon d'exister**.

Le traducteur doit être un passeur et un facilitateur. Il ne doit pas être un *alibi*, c'est à dire quelqu'un qui m'évite d'adopter le point de vue de l'autre et qui me laisse là où je suis. **Traduire c'est amener l'autre à moi, mais c'est aussi m'amener auprès de l'autre, me faire bouger.** Les pays où l'on fait peu de traductions sont des pays qui choisissent la fermeture et l'immobilité.

Plus le texte d'origine est riche, plus nombreuses peuvent être les traductions. Il y a une grande différence entre le texte d'un écrivain comme Proust – mais aussi Sand, Flaubert, Duras et tant d'autres- et le mode d'emploi d'un médicament ou d'une machine. On ne parle pas de la même chose.

### **Ma pratique**

Je suis devenue éditrice sur le tard, à soixante ans. Avant cela j'étais écrivaine ( premier roman publié en 1963) et professeure de philosophie. J'avais vécu vingt ans en **Algérie**, et même si je ne parlais pas l'arabe ni le berbère, j'en étais cependant imprégnée. Mon premier poste d'enseignante se situait en **Alsace** où l'allemand et surtout l'alsacien étaient couramment parlés. Par ailleurs, j'avais des racines familiales dans le **sud ouest de la France** où diverses variétés de l'occitan et le basque étaient encore l'usage le plus fréquent. Voisine de l'Allemagne d'un côté, de l'Espagne de l'autre, j'avais tenté d'apprendre à lire les auteurs allemands et espagnols comme je lisais les auteurs anglais. Je découvrais à quel point le contact direct avec la langue de l'auteur apportait de saveur à la lecture et aussi que **tous les auteurs n'étaient pas égaux devant la traduction** : certains y perdaient beaucoup, d'autres presque rien, et d'autres pouvaient même y gagner.

***Le Jardin d'Essai*** a d'abord été une revue, avec une partie critique où la consigne était de ne parler que des livres qu'on avait lus dans le texte original : les livres écrits en français, venus de tous les coins du monde, étaient donc plus souvent chroniqués et, pour ce qui concerne les autres, c'étaient les traducteurs évidemment, premiers lecteurs du texte qui pouvaient le mieux en parler.

Mais les problèmes de langue et de traduction ne cessaient de nous interroger. D'où ce numéro 19 paru en octobre 2000 avec une partie importante consacrée à la traduction. Et six mois plus tard, ce numéro 21/22 sur les **Écritures maltaises contemporaines**, bilingue maltais-français.

Il faut souligner un point très important : le rapport de *proximité* que j'entretenais avec l'île de Malte. Je connaissais des associations de Maltais en France et aussi des Maltais vivant à Malte. Beaucoup de Maltais s'étaient installés sur les côtes d'Afrique du Nord, et le maltais était une langue proche de l'arabe. L'ouverture du *Jardin d'Essai* sur le Maghreb se complétait ainsi par ce numéro sur Malte.

Lors de deux voyages dans cette île, j'avais pris conscience de la vitalité de la littérature maltaise et rencontré des écrivains qui m'avaient impressionnée, un peu comme l'avaient fait, des années auparavant, les écrivains québécois. L'idée de l'anthologie bilingue maltais-français et sa réalisation n'ont été possibles que grâce à cette proximité.

### **Un cas particulier : l'île de Malte.**

Langue officielle ( depuis l'indépendance) : le maltais, variante de l'arabe

Langue officielle (jusqu'à l'indépendance) et couramment parlée depuis : l'anglais

Langue connue de beaucoup : l'italien.

Les Maltais sont très couramment bilingues: maltais /anglais et souvent trilingues maltais/italien/anglais.

Donc le passage par l'anglais est chez eux tout à fait courant : les écrivains maltais écrivent d'abord en maltais, mais ils ont toujours une traduction anglaise de leurs écrits.

Nos traductions des textes maltais – dans *Le Jardin d'Essai* n° 21/22- ont été grandement facilités par les autotraductions en anglais des auteurs maltais.]

C'est ce même rapport de *proximité* qu'il faut souligner dans la publication du numéro 25 sur la **Poésie occitane**, puisque, depuis toujours, je suis liée au Sud Ouest. Une de mes plus proches collaboratrices, Denise Gellini, qui travaille au Centre de Poésie contemporaine à l'Université de Pau, connaissait personnellement de nombreux poètes s'exprimant en occitan.

Même schéma concernant *La Plume savante* :

Denise Gellini et Inge Kresser, artiste-peintre, se connaissent bien et avaient déjà collaboré pour des livres publiés au *Jardin d'Essai* ou ailleurs. Pour la collection **Contes illustrés**, Inge Kresser, née à Vienne en Autriche, se souvenait d'un livre qu'elle avait beaucoup aimé enfant : **Der Allermärchenbaum** de Toni Rothmund (1877-1956) et qu'elle souhaitait illustrer. Elles décident de le traduire ce qui est facilité par le fait qu'Inge Kresser est de langue maternelle allemande. Denise Gellini fait l'adaptation, c'est à dire écrit un texte lisible par un lecteur français.

Dernier exemple de cette *proximité* : *Giacomo le Tyrannique* de Giuseppe Manfridi paru, en janvier 2010, traduit de l'italien par Huguette Hatem et qui met en scène le grand poète italien du XIX<sup>e</sup> siècle : **Giacomo Léopardi** ( 1798-1837)

Intermédiaire : **George Sand** : Huguette Hatem, traductrice est également actrice et a participé aux lectures publiques de ma pièce *Loin de Nohant* qui met en scène George Sand. Or Sand, qui adore l'Italie et connaît bien l'italien, est une admiratrice de Léopardi. Huguette Hatem me parle de la pièce, en a fait la traduction, la pièce avait été jouée mais pas éditée. Nous décidons de la publier, comme faisant partie de ce qui nous est proche : le théâtre, le XIX<sup>e</sup> siècle, l'Italie.

## CONCLUSION

En ce qui concerne *Le Jardin d'Essai*, petite maison indépendante, née d'une revue, ne recherchant pas les best sellers ni le profit ( statut association 1901) les traductions sont toujours une question de choix mûrement réfléchi répondant à une politique éditoriale. La collaboration de plusieurs personnes, issues de la langue source ou maîtrisant la langue d'accueil est souvent requise. Dans tous les cas, le choix d'une traduction répond à un besoin profond, venant combler une lacune de l'édition commerciale ( anthologie des auteurs maltais ou des auteurs occitans) ou compléter le champ déjà exploré par la maison ( les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle en rapport avec le théâtre – les contes)

Simone Balazard